

Questions sur l'Italie 3 - Janvier 2020

1) **Vœux** . D'abord nos vœux d'une année positive qui fasse progresser la conscience collective de nos conflits, afin que nous leur trouvions des solutions qui nous permettent de vivre ensemble. La libre expression et la reconnaissance des parties (des classes ?) en présence est la condition d'une fin moins catastrophique, généralement le contraire de ce qui se passe aujourd'hui, où le mensonge et la répression menées par un personnel politique souvent peu compétent l'emportent sur un véritable dialogue. C'est cette pratique politique que proposait un « libéral » comme **Piero Gobetti**, ce qui le conduisit à soutenir pour un temps les actions d'**Antonio Gramsci** dans les Conseils d'usine. Donc bonne année dans cette direction.

2) Rien de bien nouveau en Italie, le gouvernement **Conte** tente, *bene o male*, de se tenir en place, malgré les escarmouches entre le Parti Démocrate (PD) et le Mouvement 5 Étoiles (M5S), chaque jour a son lot d'arrestations, de procès, de condamnations de mafieux grands et petits, son annonce de nouvelles catastrophes, de ponts qui s'écroulent, etc. sans parler des problèmes permanents dont on ne parle pas souvent, comme la pollution par les déchets toxiques des régions qui produisent notre quotidienne *mozzarella*...

Une première bonne nouvelle, le mouvement des « sardines » : **Salvini** devait faire un meeting à Bologne le 14 novembre dans une salle de 5570 places, pour une convention de la Ligue, alliée du



mouvement explicitement néofasciste *Fratelli d'Italia*. Quelques jours avant, le 10 novembre, 4 jeunes bolonais lancent un appel à manifester contre lui en rassemblant au moins autant de monde ... et ils étaient environ 15.000 le 14 novembre sur la place principale de Bologne ! Et voilà que le mouvement se propage dans tout le pays, de Turin à Palerme, et que chaque ville rassemble des milliers de personnes sur les places principales. Ils vont s'appeler les « sardines », être aussi serrés, calmes et silencieux que des bancs de ces poissons. Que deviendra ce mouvement, on ne sait pas, mais il est positif et à suivre de près.

Au-delà des critiques de **Salvini**, qui se défend comme il peut en disant que les chats mangent les sardines, ces derniers n'ont que trois points fondamentaux à leur programme, qui les unissent malgré leur diversité :

* le **refus du pouvoir d'un homme seul** qui résout les problèmes de tous, conception qui a conduit aux désastres du fascisme ou d'un régime comme celui de **Matteo Renzi** (comparable à **Macron** ?), alors que la solution est à rechercher dans un engagement démocratique de tous les éléments de la population, du « peuple » ;

* le **refus de la confrontation violente** (qui se développe dans de nombreux pays du monde, et la France et l'Italie n'en sont pas privées) qui ne fait qu'engendrer la violence adverse, dans la rue ou dans les médias incontrôlés et capables de tous les mensonges ;

* le **refus de nier les diversités et d'éliminer les « minorités »**, négation apparente dans des slogans comme « les Italiens d'abord (chez nous, les Français d'abord, ailleurs les Turcs ou les Israéliens d'abord) ». C'est la condamnation aussi bien de l'État islamique que des évangélistes soutiens de **Trump** ou de **Javier Bolsonaro**, comme des théories fascistes de **Salvini** ou des *Fratelli d'Italia*.

Et ces trois refus ne sont que l'envers d'une autre vision de la société, radicalement différente des visions dominantes actuelles, qui défendent le patriarcat, le capital, les mafias, le pouvoir de l'argent et du sexe masculin. C'est aussi **la condamnation des formes diverses de nationalisme**, de « *souverainisme* », **d'appels à « l'unité nationale », au respect de « l'identité nationale ».**

Tout cela se produit dans un contexte où, malgré son exclusion du gouvernement, la Ligue garde dans les sondages, un pourcentage de 30 à 35% des voix. Or il va y avoir bientôt en Émilie-Romagne des élections régionales dont on a peur qu'elles ne favorisent la Ligue, comme récemment encore dans une autre région traditionnellement rouge, l'Ombrie. Et les sardines voudraient pouvoir montrer à la Ligue que « la fête est finie ».

Le mythe italien de la sardine

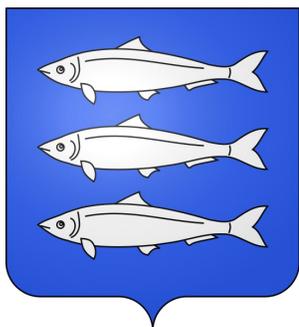


Mais on oublie souvent que la sardine est porteuse d'un très ancien mythe encore présent dans l'inconscient collectif, en particulier dans l'Italie du sud : ce petit poisson bleu, si luisant, si abondant, si nourrissant et donc important pour les classes pauvres, pêcheurs et autres, déjà apprécié des Grecs et des Romains qui les préparaient dans le *garum*, cette sauce de base qui permettait de conserver la viande. Les Grecs disaient : « *Si tu n'as pas de viande, mange des sardines* ». La sardine a toujours été le poisson pauvre des pauvres. Or pourquoi est-elle si brillante, à la lueur de la lune ou du soleil ? Lisez le livre de **Franco Andaloro et Andrea Zarfi**, *Sardine e acciughe di Sicilia. Il mito delle stelle trasformate in pesci*, Seb Editori, 2016. Il navigue entre histoire, mythologie et gastronomie.

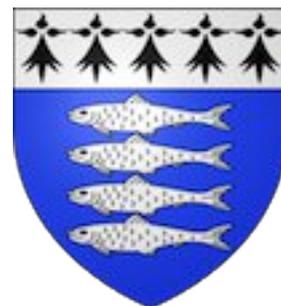
Le poisson en général a toujours été, depuis l'Antiquité, un symbole de protestation, de revendication d'indépendance et d'autonomie, et ce n'est pas par hasard que les chrétiens le reprennent à leur compte, considérant que le mot grec signifiait « *Iesus Christos Theou Yios Soter* » (Jésus Christ Fils de Dieu Sauveur). Mais chaque poisson avait son mythe et son symbole, rappelons la carpe, le saumon, le dauphin... et le poisson d'avril (au XVe siècle, celui-ci désignait un jeune garçon, un entremetteur destiné à porter les lettres d'amour de son maître à ses maîtresses. Puis à partir du XVIIe siècle, il désigna une tromperie, une mystification pour donner naissance à la pratique d'accrocher un poisson derrière l'habit de la personne dont on veut se moquer. Le choix du 1er avril est-il une référence à la Pâque chrétienne (le poisson/Christ), ou à date de l'ouverture ou de la suspension de la pêche selon les pays ? Les historiens en discutent toujours. Dans certains pays, on appelle le 1er avril « *jour des fous* » ou « *jour des ânes* » ou « *jour des mensonges* »).



Quant à la sardine, elle avait pour origine des étoiles tombées dans la mer, symboles de résistance au chaos sans formes que représentait l'eau. On racontait qu'au Moyen-Âge, saint Antoine de Padoue, quand il arriva à Rimini ne fut pas bien reçu par les autorités de la ville qui demandèrent aux citoyens de l'accueillir par un mur de silence. Alors il se retourna vers la mer et fit son « *Sermon aux poissons* », et à l'improviste montèrent à la surface des milliers de sardines désobéissantes venues écouter le saint.



La sardine est aussi un symbole de fécondité parce qu'elle peut pondre jusqu'à 80.000 œufs qui éclosent au bout de quelques jours, et cette abondance était confirmée par l'abondance de nourriture qu'elle fournissait. C'est pour cela que la sardine devient un élément de la mythologie populaire et apparaît



rarement dans les blasons des nobles, en France deux fois, dans le nom d'une commune (*La Turballe* en Loire Atlantique avec 4 sardines, qui fut le lieu de naissance au XIXe siècle de la conserverie des sardines, que Pierre Joseph Colin a l'idée de disposer dans un bain d'huile très serrées dans de petites boîtes métalliques) et dans le blason (d'azur à trois sardines d'argent) de la famille du financier d'origine toscane **Scipion Sardini**, venu en France avec **Catherine de Médicis**, immensément riche et dont on disait en plaisantant : « *Naguère sardine, aujourd'hui grosse baleine ; c'est ainsi que la France engraisse les petits poissons italiens* ».

La sardine est présente dans la mythologie populaire napolitaine. Dans une chanson publiée en 1768, *Il Guarracino* (Voir dans notre **dossier sur le vocabulaire des poissons**), le *guarracino* (la castagnole, appelée aussi « dragon de mer » et qui était affecté d'un pouvoir magique de fécondation) devient amoureux d'une petite sardine ; et c'est la cause d'une guerre terrible entre plus de 80 espèces de poissons ; c'est une chanson de pêcheurs napolitains. La sardine avait aussi un pouvoir magique de fécondité et on pensait qu'elle mangeait les morts. Quant au *guarracino*, on l'assimilait aussi à Masaniello, le pêcheur héros de la révolution napolitaine de 1647. Sa femme était surnommée « *la duchesse des sardines* ».

Il ne faut pas intégrer dans ce mythe l'histoire de « la sardine qui bouche le port de Marseille ». Celle-ci est due à celle d'un bateau français, le *Sartine*, qui, en 1780, vint couler à l'entrée du port dont il interdit l'accès jusqu'à ce que le commandant du port la fasse treuiller à quai, selon les *Mémoires* de **Barras**, membre du Directoire. Le *Sartine* est devenu la *sardine* dans la légende populaire vers la fin du XVIIIe siècle, une manifestation d'humour et de fantaisie.

3) Une autre bonne nouvelle, la lutte s'accroît contre la violence faite aux femmes.



Plusieurs magistrats ont fait le bilan de la lutte contre le féminicide, encore existant en Italie après la mise en application du « code rouge » (*Il codice rosso*) le 9 août dernier, qui accroît l'attention des forces de police quand une femme vient déposer une plainte pour violence conjugale ou autre (la victime doit être entendue dans les 3 jours par le Procureur qui doit attribuer à ses plaintes la même priorité que pour les plaintes contre les mafias et le trafic de drogue). En 2018, il y aurait eu 142 meurtres de femmes, et 95 pendant les 10 premiers mois de 2019. Mais il y aurait 88 femmes à subir chaque jour des violences, une tous les ¼ d'heure. Du 9

août au 9 novembre à Tivoli, il y aurait eu 277 plaintes déposées, et les plaintes ne finissent plus dans les tiroirs, comme avant. Par contre il manque par exemple de maisons refuges pour les femmes battues.

La présidente de la Commission parlementaire contre les violences et les féminicides, la Sénatrice PD **Valeria Valente** vient de déposer de nouveaux projets de loi pour améliorer encore une situation qui, dit-elle, relève de la culture qui traîne dans la tête des Italiens, Une des nombreuses cultures de l'Italie contemporaine, qui va de pair avec la culture fasciste renaissante.

4) Quelques livres utiles et agréables.

* Pour ceux qui ont besoin d'une vue d'ensemble rapide de l'histoire italienne : **Claude Alessandrini, Ivan Aromatario, Patrice Tondo**, *Civilisation italienne*, Paris, Hachette, 2018, 168 pages. C'est un résumé de la situation de l'Italie depuis 1815, rapide (trop ?), mais abordant beaucoup de domaines, même deux pages et demie consacrées à la chanson (contre presque 8 au cinéma), et ne citant en bibliographie de « musique » que le seul livre de Felice Liperi. Une lecture attentive de nos dossiers aurait évité quelques erreurs, Sergio Endrigo n'est pas originaire de Gênes, ni Guccini de Bologne. Un livre pour les « nuls », mais utile.



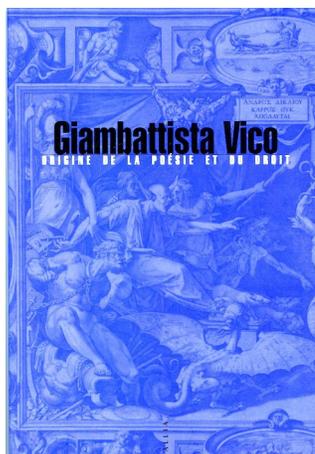
* Par contre voilà un petit livre que devraient lire tous ceux qui étudient l'italien et s'intéressent à la culture italienne, **Simone Fornara**, *Breve storia della grammatica italiana*, Roma, Carocci, 2019 (2a edizione), 142 pages. Ne vous laissez pas tromper par le titre austère, c'est un livre agréable à lire, et très instructif sur la réalité de la langue italienne. Il s'amorce par une analyse des grammaires actuelles, vous pouvez vous en procurer une en suivant ses indications, puis continue par une petite histoire très claire des réflexions sur la grammaire, qu'on ne commence évidemment à écrire que quand apparaît la littérature, la langue écrite, mais qui est traitée aussi dans des œuvres non strictement grammaticales, comme les réflexions sur la rhétorique ou la linguistique. Après cette introduction générale sur le sujet (qui rappelle l'importance des traités de **Ciro Trabalza** et d'**Ilaria Bonomi** de 1908), l'histoire reprend à partir du XVe siècle jusqu'aux nouveautés du XXIe siècle, les principaux auteurs, les discussions pour l'établissement de la norme, qui éclaireront

les problèmes concrets de notre apprentissage (l'usage du subjonctif, l'emploi de la troisième personne de politesse, etc.). Tout cela sera pour un français un éclairage indispensable des formes linguistiques de l'italien, et un complément utile de la *Breve storia della questione della lingua* de **Claudio Marazzini** (Carocci, 2018) dont nous avons déjà rendu compte, ou d'autres histoires de la poésie et de la littérature publiées chez Carocci.

* En français, *L'histoire de la Sicile des origines à nos jours* de **Jean-Yves Frégné** (Pluriel, 2018, 478 pages) vous éclairera sur la spécificité de cette région, que les Français visitent souvent mais dont ils ne connaissent pas bien les vicissitudes. Dès le XIVe siècle av.J.C., la Sicile vit le début de son histoire humaine, depuis la *Trinacria*, en passant par toutes les grandes civilisations, la Grèce, Rome, Byzance, les Arabes, les Normands, les Français d'Anjou, les Espagnols d'Aragon, les Bourbons, pour finir par les Italiens de Turin, chacun laissant ses monuments, ses traditions, sa langue. Il résume le peu que l'on sait sur les Sicanes et les Sicules (qui donnent leur nom à la région) et arrive à notre époque où la Sicile connaît d'autres problèmes. Un livre riche à lire en particulier avant un voyage en Sicile.

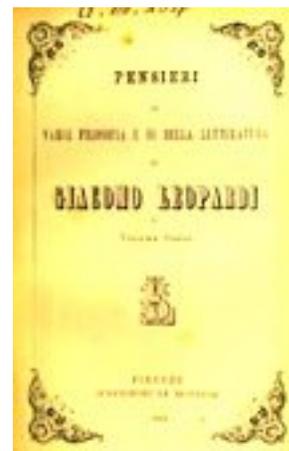


* Les lecteurs français qui s'intéressent à la littérature et à la philosophie ont appris avec grand plaisir la publication de deux œuvres fondamentales qu'ils ignoraient généralement, d'abord la traduction de l'ouvrage de **Giambattista Vico**, *Origine de la poésie et du droit*, Paris, Éditions Allia, 2019, 460 pages, traduction du latin par Catherine Henri et Annie Henry. Vico a longtemps été ignoré par la France, il était méprisable car anticartésien, et il disait plutôt « *Je suis donc je pense* » que « *Je pense donc je suis* ». Nous n'apprécions pas beaucoup cette distance prise par rapport à l'idéalisme de Descartes. Prenez le temps de rentrer dans cette œuvre monumentale qui a ouvert de nouveaux horizons à la pensée humaine sur elle-même. Et profitons-en pour dire l'importance des Éditions Allia pour la connaissance de l'Italie, on y trouvera aussi bien une œuvre de l'Arioste que les ouvrages de Tommaso Landolfi ou de Giacomo Leopardi ou de Sergio Solmi et Charles-Auguste Sainte-Beuve sur



Leopardi. Nous reviendrons sur ce livre important.

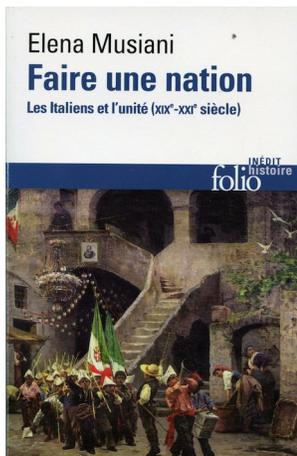
* Les mêmes éditions viennent de republier une traduction de cette grande création de **Giacomo Leopardi**, le *Zibaldone*, Paris, Éditions Allia, 2019 (2003), 2396 pages, traduction intégrale de Bertrand Schefer. C'est le journal intellectuel de Leopardi de 1817 (il a 19 ans) à 1832, presque la fin du temps où il écrit, avant sa mort en 1837. Cette réflexion sur tout, la littérature, la philosophie, la morale, la politique, la



musique, le machiavélisme des hommes, leurs illusions, leur langage est passionnante à lire, et a permis de comparer l'auteur à Goethe, Pascal, Dostoïevski, Montaigne, Kierkegaard ou Schopenhauer pour son pessimisme. La forme de son athéisme a aussi été une nouveauté en ce début du XIXe siècle. Cette première traduction intégrale de l'œuvre de Leopardi est le fruit du travail d'un jeune philosophe qui vient combler un grand vide de nos connaissances sur l'Italie.

Le mot « *zibaldone* » vient probablement de « *zabaione* », ce mélange de crème, d'œufs, de sucre et de vin inventé en Italie il y a des siècles, et qui donne en français le mot « *sabayon* ». Puis il devient un mélange de textes sur des sujets divers, comme le *Zibaldone* de Leopardi. Nous reviendrons aussi sur ce texte central de la littérature italienne qui était resté inconnu jusqu'à la découverte de son manuscrit en 1897 et qui avait failli disparaître. On n'en finit pas de rêver sur le déroulement de ces pensées toujours inachevées, de revenir en arrière et d'avancer vers une vérité jamais atteinte définitivement.

* Enfin, c'est un thème central de notre actualité qui fait l'objet de plusieurs ouvrages, celui de l'unité



et de l'identité de l'Italie. Bien après la France, toujours soumise à un État très fort, très centralisé, monarchique puis jacobin, qui lui donne une apparence d'unité (mais la disparité réapparaît vite, à la moindre difficulté), l'Italie n'a réalisé une unité nationale formelle qu'en 1861-1870, il n'y a qu'un siècle et demi, et on a toujours reconnu qu'il restait à faire les Italiens après avoir fait l'Italie. Et pour le moment, L'Italie est loin d'exister, il n'existe que DES Italies, sous le couvert d'un seul État central, qui a eu l'obligation de reconnaître dans sa Constitution de 1948 la pluralité de ses régions, et l'existence de ses minorités. C'est aussi ce qui nous avait conduit à traiter de l'histoire de la chanson de 1968 à 2018 par région, car il n'y a pas encore vraiment de chanson « italienne », ce que beaucoup n'ont pas encore compris.

C'est ce problème que traite le livre d'**Elena Musiani**, *Faire une nation, les Italiens et l'unité (XIXe-XXIe siècle)*, Paris, Gallimard Folio, 2018, 360 pages, en rappelant l'histoire de l'Italie du XVIIIe siècle à aujourd'hui. Il pose en tout cas les bases

d'une réflexion de fond sur cette question.

L'Italie n'est pas encore vraiment un État-Nation moderne, tel que le voudrait l'idéologie dominante développée depuis le XIXe siècle. Le problème s'est déjà posé au Moyen-Âge dans l'affrontement entre l'idéologie impériale européenne, de Charlemagne à Frédéric II de Habsbourg contre les autonomies communales, en passant par Charles d'Anjou, puis à Charles-Quint pour arriver à l'empire napoléonien, et aujourd'hui à une Europe unifiée qui n'arrive pas à se réaliser réellement au-delà de l'euro, et encore ... Empire, Nation, Région ou Commune, quels rapports se créent entre toutes ces formules ?

En tout cas, il est visible qu'aujourd'hui, toute revendication nationaliste, sous une forme quelconque (identité nationale, unité nationale, souveraineté nationale, patriotisme, droit du sang contre droit du sol, etc.) conduit à une nouvelle forme de pouvoir autoritaire, voire fascisant. L'Italie en donne un bel exemple avec le passage de la Ligue salvinienne de son fédéralisme initial à un nationalisme hérité du fascisme et défendu au côté des organisations néofascistes (*Fratelli d'Italia*, *Casa Pound*...).

C'est ce sur quoi va réfléchir le livre de **Christian Raimo**, *Contro l'identità italiana*, Turin, Einaudi, 2019, 134 pages. L'identité italienne, ethnique, culturelle, politique est une invention, une idée qui renonce à reconnaître la pluralité des classes sociales, des traditions, des langues (et dialectes), et vouloir l'imposer par la force de l'État revient à instaure une dictature (en Italie de type fasciste). Il faut probablement réinventer cette idée, en envisageant d'autres formes d'unité qui reconnaissent la pluralité des identités.

D'une autre façon, la France n'est pas étrangère à ce problème : en cas de crise sociale, les classes sociales au pouvoir appellent précisément à « l'unité nationale » au nom de « l'identité des valeurs », discours politiquement dangereux et qui appelle l'intervention policière pour ramener à l'unité ceux qui défendent d'autres valeurs et ont d'autres perspectives économiques ou politiques, gilets jaunes, grévistes et autres.

Christian Raimo
Contro l'identità
italiana



Il dibattito intorno all'identità italiana si è ormai infilato nel vicolo cieco di un nazionalismo muscolare, che alla ragione preferisce la retorica e la propaganda. Mostrare questo inganno significa far fronte a un paradosso di politica, storia e cultura.

Voilà un problème de fond qui nous ramène aux trois revendications des sardines évoquées au début de ce dossier, nous devons y revenir régulièrement.

J.G., 02 janvier 2020